



HAL
open science

Claude Barbin, un libraire pour dames ?

Nathalie Grande

► **To cite this version:**

Nathalie Grande. Claude Barbin, un libraire pour dames ?. Revue de la Bibliothèque nationale de France, 2011, 39, pp.22-27. hal-04308889

HAL Id: hal-04308889

<https://hal.science/hal-04308889>

Submitted on 27 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

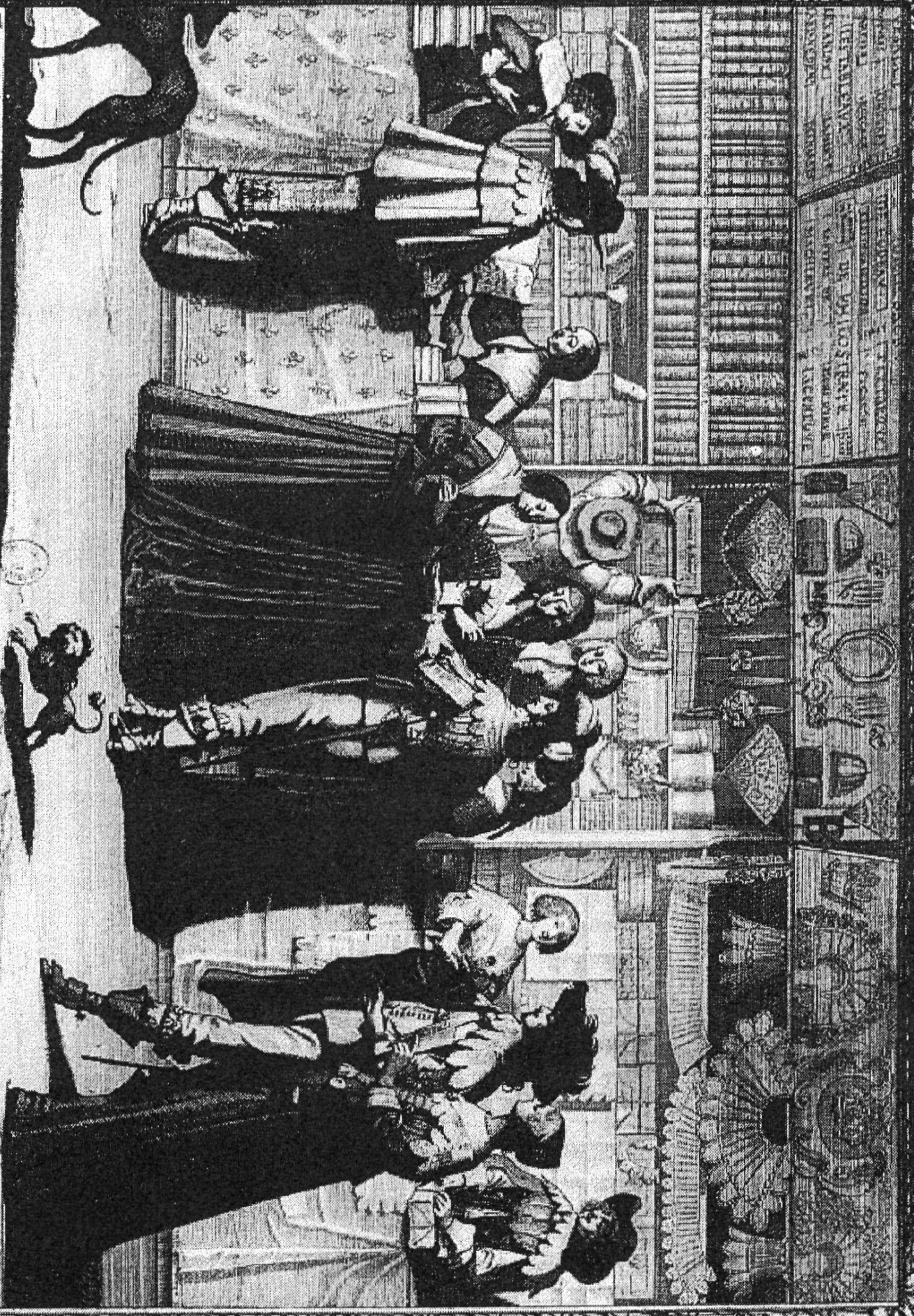
Claude Barbin, un libraire pour dames ?

CLAUDE BARBIN (1628-1698), libraire actif à Paris de 1656 à sa mort, est connu pour avoir publié un grand nombre des ouvrages de littérature qui font aujourd'hui encore la gloire du XVII^e siècle français. Il eut en effet le mérite de publier le théâtre de Molière, puis celui de Racine, les *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* de La Rochefoucauld en 1664, les *Satires* de Boileau et *Le Roman bourgeois* de Furetière (1666), les *Contes et Nouvelles en vers* (1665) puis les *Fables* (1668) de La Fontaine, les *Lettres portugaises* de Guilleragues (1669), les *Histoires ou Contes du temps passé* (1696) de Perrault, sans compter les œuvres de Donneau de Visé, de Méré, de Saint-Evremond, de Préchac¹, etc. Son catalogue est étourdissant et démontre la perspicacité littéraire d'un libraire, qui n'avait pourtant rien d'un érudit. Mais ce catalogue présente une autre constance remarquable : l'édition d'un grand nombre d'auteurs féminins, et cela de ses débuts à la fin de sa carrière. Entre 1659 et 1698, ce sont 14 femmes que Claude Barbin édite, soit 51 titres différents représentant plus de 60 ouvrages². Certes, cet ensemble ne constitue qu'une petite partie de sa production (626 ouvrages) ; mais avec près de 10 % des livres publiés par Barbin, les femmes représentent une minorité non négligeable de son catalogue, et d'autant plus remarquable que rares sont les auteurs féminins au XVII^e siècle. Qui sont les femmes que Barbin a publiées ? De quels types d'ouvrages étaient-elles les auteures ? Dans quelle stratégie commerciale s'inscrivait ce choix éditorial non-conformiste du libraire ?

Claude Barbin, éditeur privilégié des auteures

C'est majoritairement par l'édition de fictions narratives en prose (romans, nouvelles, contes) que Barbin a publié les auteures du Grand Siècle. Les autres genres ne sont certes pas exclus. On trouve par exemple trois pièces de théâtre : deux pièces de la jeune Catherine Desjardins (*Manlius*, tragi-comédie de 1662, et *Nitétis*, tragédie de 1664) et une tragédie de Madame Deshoulières : *Genséric* en 1680. Les recueils de poésie ne sont pas absents non plus : ceux de Mademoiselle Desjardins en 1662, 1664, 1669 – outre ses *Fables* en 1670 –, ceux de Madame de La Suze en 1664 et 1680, celui de Madame de Lauvergne en 1680, ainsi que le poème *Sur la naissance de Mgr le duc de Bourgogne* (1682) auquel a participé Madeleine de Scudéry. Figurent encore des ouvrages savants : des traductions d'auteurs antiques grâce à l'érudite Madame Dacier (Anacréon en 1681, Plaute en 1683, Aristophane en 1684, Térence en 1688, Plutarque en 1694) ainsi que *L'Histoire des guerres civiles de Grenade*, œuvre relevant de l'histoire autant que de la fiction, traduite de Perez de Hita, par Mademoiselle de La Roche-Guilhem (1683). Autre ouvrage où la science devient mondaine et se donne sous une forme qui se veut plaisante, les *Conversations nouvelles sur divers sujets* (1684) de Madeleine de Scudéry. Des ouvrages à caractère historique se rencontrent également, en particulier des mémoires : *Mémoires* de Marguerite de Valois en 1661, *Mémoires de la cour d'Espagne* en 1690, *Relation du voyage d'Espagne* en 1693, *Mémoires de la cour d'Angleterre* (1695) par

¹ Comme le note Gervais Reed dans l'ouvrage de référence à ce sujet : « on compte parmi ses publications celles de tous les grands classiques, sauf Pierre Corneille et Blaise Pascal » (G. Reed, *Claude Barbin, libraire de Paris sous le règne de Louis XIV*, Genève, Droz, coll. « Histoire et civilisation du livre », 5, 1974, p. 62). ² Voir l'index des titres à la fin de l'ouvrage de G. Reed, *op. cit.*, p. 85-118.



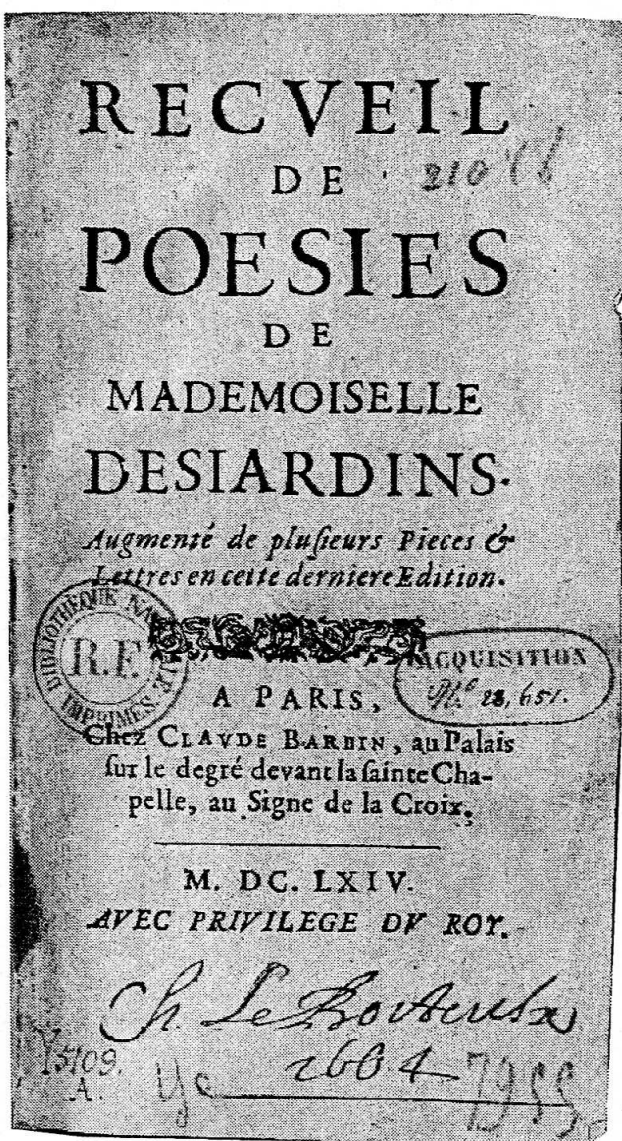
Tout ce que l'art humain a jamais inventé
 Pour mieux charmer les yeux par la beauté,
 Et tout ce qui peut surpasser la nature
 De peindre en nos yeux sans cesse l'été.

Sej les Créateurs les plus admirables
 En laque les Sens, ôtant à combatre,
 Et de leur possession les Amans toujours enus,
 Et tenant les mouvemens par des ties adhérentes Et pour se faire canner galantissent les Billes.

Sej feroient sembler à acheter d'abord tout
 Des gens, des gens, de ruban, de dentelles,
 Et même de courtoisie se demandent, vous
 Enquerraient les Châliands à aller de la boutique.

M. de L.

M. de L. par le point de vue de l'art de l'homme.



Page de titre du *Recueil de poésies de Mademoiselle Desjardins*, 1664
BNF, Littérature et Art, Y2-7955

Ce recueil de poésies qui affiche clairement le nom de l'auteure, contrairement à l'usage, et souligne qu'il est « augmenté de plusieurs pièces et lettres en cette dernière édition », témoigne de l'engagement du libraire envers une auteure qui joua un rôle non négligeable dans ses premiers succès

Madame d'Aulnoy, *Mémoires de Madame la comtesse de M**** (1697) par la comtesse de Murat. Avec ce dernier titre, on devine que l'histoire peut facilement rejoindre la fiction, et que les frontières des genres sont souvent poreuses. On constate alors que cette porosité générique se fait souvent au bénéfice des fictions narratives du fait de leur consubstantielle plasticité. C'est majoritairement sous cette forme, sous

ces formes, que Barbin a publié les auteures, ce qui constitue un trait saillant de la particularité littéraire des femmes³.

On trouve d'abord des romans, au sens que le terme avait alors, désignant une œuvre longue, de structure souvent complexe, racontant des aventures amoureuses et héroïques dans un cadre éloigné dans le temps et / ou dans l'espace. Ainsi les romans de Catherine Desjardins, qui prit le nom de Madame de Villedieu à partir de 1669 : *Alcidamie* (1661), son premier roman resté inachevé, *Carmente* (1668) inspiré par la veine pastorale antique, *Les Exilés* (1672-1678) par l'Antiquité romaine, mais d'une tonalité beaucoup plus satirique. Figurent aussi les premières œuvres de Mademoiselle de La Roche-Guilhem : *Almanzaïde* (1674), *Arioviste* (1675) et *Astérie ou Tamerlan* (1675). Et le seul roman *stricto sensu* de Madame de Lafayette, paru en 1670 sous le nom de son secrétaire et ami Segrais : *Zayde*. Mais le genre du roman, tel qu'il était pratiqué et apprécié depuis longtemps, subit dans les années 1660-1670 une désaffection du public, qui lui préféra une formule narrative plus brève, plus vraisemblable, avec une action resserrée et un cadre plus proche dans le temps et l'espace : la nouvelle historique et / ou galante.

Même si Barbin n'a pas publié la première nouvelle de ce genre, *La Princesse de Montpensier* (1662) de Madame de Lafayette⁴, il est néanmoins le promoteur de ce nouveau genre, indice de sa parfaite perception de l'évolution du goût du public. C'est ainsi qu'il a publié les nombreux recueils de nouvelles de Madame de Villedieu : le *Journal amoureux* (1669-1671), les *Annales galantes* (1670-1671), *Les Amours des grands hommes* (1671-1680), *Les Galanteries grenadines* (1672-1673), *Les Désordres de l'amour* (1675), *Le Portrait des faiblesses humaines* (1685), les *Annales galantes de Grèce* (1687). La multiplicité de ces titres pourrait même suggérer une véritable collaboration entre Barbin et l'auteure à succès qu'était Madame de Villedieu⁵. Mais il a encore publié *La Promenade de Versailles* (1669), nouvelle de Madeleine de Scudéry, *Le Solitaire* (1677) de Madame de Merville, *La Comtesse d'Isembourg* de Madame de Salvan de Saliez, *l'Histoire de Jean de Bourbon, prince de Carency* (1692) et les *Nouvelles espagnoles* (1692) de Madame d'Aulnoy. Enfin, c'est chez Claude Barbin que Madame de

³ Sur cette question, voir Nathalie Grande, *Stratégies de romancières, de Clélie à La Princesse de Clèves (1654-1678)*, Paris, Champion, coll. « Lumière classique », 1999. ⁴ Mais Madame de Lafayette semble ne pas avoir eu le choix de son éditeur, puisqu'un laquais lui aurait volé le manuscrit pour le revendre. *La Princesse de Montpensier* a été publiée par un véritable consortium de libraires : privilège accordé à Augustin Courbé, cédé par lui à Thomas Jolly et Louis Billaine, associés à Charles de Sercy. ⁵ Voir Edwige Keller-Rahbé, « Madame de Villedieu, "la poule aux œufs d'or" de Claude Barbin », dans E. Keller-Rahbé, *Les Arrière-boutiques de la littérature*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Cribles », 2010, p. 87-111.



LA
PROMENADE
 DE
VERSAILLES

DEDIEE
 A V R O I.



A PARIS,
 Chez CLAUDE BARBIN, au Palais,
 sur le Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. LXIX.
 Avec Privilège du Roi.

Frontispice et page de titre de l'édition *princeps* de *La Promenade de Versailles*, 1669
 BNF, Littérature et Art, Y2-7938

Rares étaient les illustrations dans les ouvrages de Barbin. Mais la célébrité de l'auteur même anonyme, Madeleine de Scudéry, et la qualité du dédicataire, le Roi, incitèrent sans doute le libraire à doter cet ouvrage du prestige d'une illustration.

Lafayette fit paraître anonymement *La Princesse de Clèves* en 1678.

Claude Barbin, éditeur pour dames

Ainsi, tout au long de sa carrière, Barbin a publié des femmes, certaines connues et reconnues, comme Mademoiselle de Scudéry ou Madame de Villegieu, d'autres franchement inconnues, alors comme aujourd'hui, comme Madame de Merville ou Madame de Lauvergne. Il a donc accepté de prendre les risques financiers qu'impliquait une telle politique éditoriale, ce qui signifie paradoxalement qu'il devait gagner de l'argent avec les auteures. Ce choix peut s'expliquer par l'évolution parallèle des publics et de l'objet-livre au fil du siècle : le livre, objet rare et par nature savant, qui s'adressait principalement aux doctes, devint un objet sinon courant, du moins abordable,

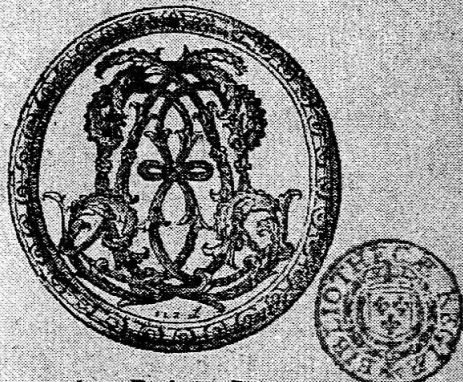
un signe de distinction sociale, susceptible de modes. Très clairement, Barbin fit le choix de favoriser des ouvrages destinés à un public mondain, plutôt que de continuer, sur le modèle de ses prédécesseurs, la production des livres religieux et savants, qui constituaient encore le fonds de commerce des libraires sous le règne de Louis XIII. Or les femmes, exclues de l'ancien système de circulation des savoirs, constituaient une part importante des nouveaux publics potentiels, non seulement sur le plan quantitatif, mais aussi qualitativement, puisque la *doxa* mondaine leur reconnaissait un bon goût littéraire « naturel » et que la civilisation galante qui s'installait alors leur donnait un rôle fondateur et central. Si les femmes se mirent alors à écrire, et surtout à publier, c'est aussi parce que la société commençait à leur accorder une place dans les domaines de la production intellectuelle et artistique.

NOUVELLES

ESPAGNOLLES.

Par Madame D * * *

Première Partie.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN,
au Palais, sur le Second Per-
ron de la Ste Chapelle.

M. DC. XCII.

Avec Privilège du Roy.

6857

Page de titre des *Nouvelles espagnoles*, 1692

BNF, Littérature et Art, Y2-6837

Sur cette première édition anonyme de nouvelles par Madame d'Aulnoy, on trouve la marque de Barbin, deux C et deux B entrelacés, courante à partir de 1680. Travaillant avec divers imprimeurs, ses éditions affichaient des ornements typographiques très variés.

Barbin, avec son talent pour percevoir, suivre, voire susciter le goût du public mondain, a su saisir cette opportunité qui explique la particularité de son catalogue, où se rencontrent différentes tentatives pour profiter des succès de genres à la mode. Ainsi la mode des portraits, diffusée dans les salons et dans les romans dans les années 1650, se traduit par la publication du *Recueil des portraits et éloges en vers et en prose* dédié à S. A. R. Mademoiselle, qui n'est autre que la version publique des *Divers portraits*, commandités par la Grande Mademoiselle et édités d'abord à Caen, mais uniquement pour être offerts par la princesse à

ses amis. Barbin profite aussi du succès de Molière lors de son arrivée à Paris en 1659 en commandant à la jeune Catherine Desjardins un *Récit en prose et en vers de la Farce des Précieuses*. Il participe encore à la naissance du roman épistolaire en publiant, toujours de la main de cette dernière, les *Lettres et billets galants* (1668), le *Recueil de quelques lettres ou relations galantes* (1668-1669) et *Le Portefeuille* (dans les *Œuvres mêlées*, 1674)⁶. Quand Madame de Villedieu invente le genre des pseudo-mémoires, avec les *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* (1671-1674), c'est encore Barbin qui assure la publication d'un texte qui fut le plus grand succès de la romancière⁷. Et, même à la fin de sa carrière, le libraire continue cette politique innovante en publiant les auteurs de contes de fées, avec par exemple les *Contes de fées* de la comtesse de Murat (1698).

Dernier argument, l'intérêt de Barbin pour le public féminin s'observe, au-delà de la publication d'auteurs, par ses formats d'impression : il privilégiait les petits formats (in-12 majoritairement), moins chers et plus faciles à faire circuler dans le monde, ou à garder à portée de la main, quand on est une maîtresse de maison souvent sollicitée⁸ ; il multipliait les volumes, autre manière de rendre le livre facile à transporter (et autre manière de rentabiliser les ventes...), tout en privilégiant paradoxalement une typographie large et aérée, susceptible de ne pas rebuter des lectrices non expertes⁹.

Des « barbinades » ?

De tels choix éditoriaux soulevèrent de la part des doctes traditionnels une réprobation peut-être amusée, mais à coup sûr méprisante. S'adressant à Mademoiselle de La Vigne dans un poème satirique, le jeune Esprit Fléchier est sans ambiguïté :

Le terrible homme que Barbin,
Il ne songe soir et matin
Qu'à débiter livre sur livre,
Recueil sur recueil amoureux,
Et si Dieu ne nous en délivre,
Un jour il nous vendra tous deux.

Sottise en vers, sottise en prose,
De demoiselle qui compose
Et de galant qui veut être caché,
Il vend tout¹⁰ [...].

Cette réputation de vendre une sous-littérature, car une littérature de dames et pour dames, aurait

⁶ On peut rappeler que c'est également chez Barbin que sont parues les *Lettres portugaises* (1669). ⁷ Voir N. Grande, *Le Rire galant. Usages du comique dans les fictions narratives de la seconde moitié du XVII^e siècle*, Paris, Champion, coll. « Lumière classique », 2011, p. 76. ⁸ Son inventaire après décès relève 17 780 petits formats pour 232 volumes in-folio. Voir G. Reed, *op. cit.*, p. 51-52. ⁹ C'est ce que suggère Henri-Jean Martin à propos de *Clélie* dans *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Paris, Perrin, 1988, p. 292. ¹⁰ Cité par G. Reed, *op. cit.*, p. 63-64.

même entraîné la création d'un néologisme attesté dans le *Dictionnaire de Trévoux* (1711) :

BARBINADE, s.f. [Sont] ces nombreux colifichets de petits livres qui ne servent qu'à faire perdre inutilement du temps, et après la lecture desquels on se trouve l'esprit aussi peu rempli que si l'on n'avait rien lu, et qui n'ont pas laissé d'enrichir Barbin¹¹.

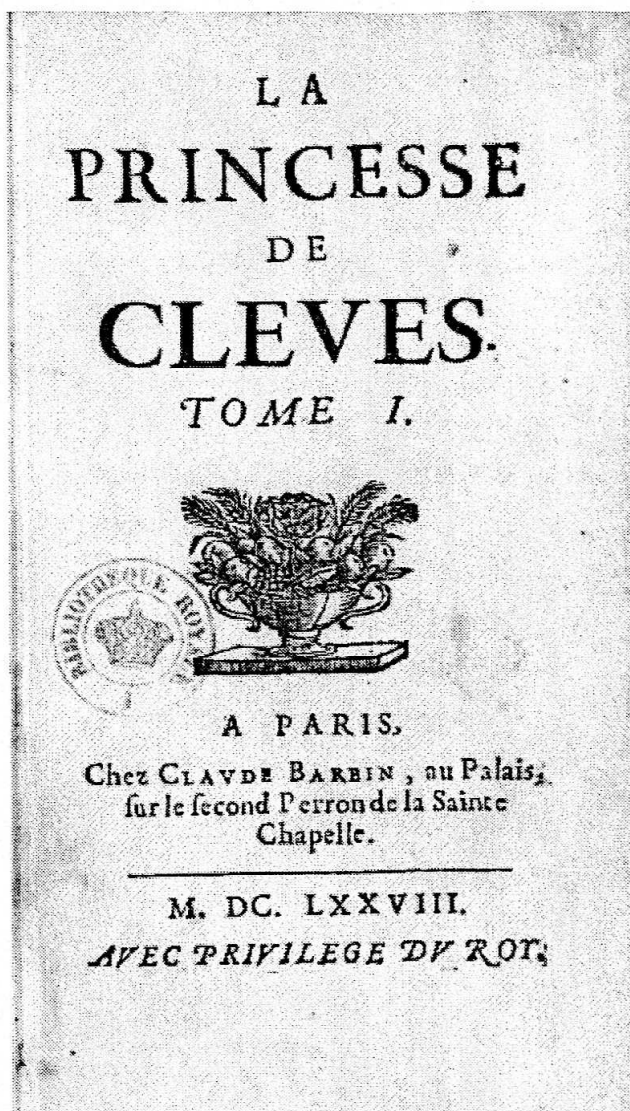
Ces accusations sont d'autant plus calomnieuses que Barbin est loin de s'être contenté de « vendre tout » : pour de légitimes motivations commerciales, il est clair que ce libraire opérait une sélection sévère, dont la qualité est attestée par le nombre de titres publiés par lui et toujours lus de nos jours ; d'ailleurs son fonds comptait aussi des ouvrages historiques, des ouvrages savants et d'autres religieux. S'il a publié des auteures, ce n'est donc pas seulement pour plaire aux dames ou pour faire fortune à bon compte par des ouvrages « faciles », mais par science du métier de libraire.

Ces moqueries sont à comprendre dans un contexte plus large de contestation des publications féminines. Cette contestation s'ancre dans la conscience d'une concurrence faite aux publications masculines considérées comme *a priori* sérieuses. Dans *Le Roman bourgeois* (1666), Furetière met ainsi en scène une conversation, à ses yeux ridicule, de dames parlant littérature et rêvant d'écrire à leur tour. Et l'écrivain Charroselles (anagramme de Charles Sorel) leur rétorque :

Et moi, si je suis jamais roi, je ferai faire défenses à toutes les filles de se mêler de faire des livres ; ou, si je suis chancelier, je ne leur donnerai point de privilège ; car, sous prétexte de quelques bagatelles de poésies ou de romans qu'elles nous donnent, elles épuisent tellement l'argent des libraires, qu'il ne leur en reste plus pour imprimer des livres d'histoire ou de philosophie des auteurs graves¹².

L'accès des femmes à la culture, à l'écriture et à la publication ne s'est donc pas fait sans résistance.

Barbin, que son absence de formation savante prédisposait peut-être à apprécier des formes sortant des canons traditionnels, a cherché, en commerçant habile, à répondre aux attentes des milieux mondains.



Page de titre de l'édition princeps de *La Princesse de Clèves*, 1678

BNF, Réserve des livres rares, Rés-Y2-3286

La page de titre ne mentionne pas le nom de l'auteure, comme il était alors courant pour les femmes publiant des textes. On remarquera la mention « tome I », qui rappelle que cette première édition a été publiée en quatre tomes et deux volumes.

Une pratique innovante du métier de libraire l'a ainsi conduit à donner une place nouvelle aux auteures, dont les œuvres répondaient elles-mêmes à ces attentes, sans doute parce que issues elles-mêmes d'esprits non doctes. C'est une même stratégie éditoriale, fondée sur l'audace, qui a amené Barbin à publier des femmes et des chefs-d'œuvre.

¹¹ Cité par E. Keller-Rahbé, *op. cit.*, p. 95. ¹² Antoine Furetière, *Le Roman bourgeois* (1666), Paris, GF Flammarion, 2001, p. 161.